

Pour un intérêt académique et théorique des arts martiaux

ENTREVUE AVEC BENOIT GAUDIN

Olivier Bernard

Maître de conférences à l'Université Versailles Saint-Quentin en France, ainsi que chercheur au Centre d'Histoire culturelle des sociétés contemporaines (UVSQ), M. Benoit Gaudin a comme principaux champs d'intérêt l'histoire, la sociologie et l'anthropologie des activités physiques et sportives. Sa spécialité est la capoeira brésilienne, et plus récemment il a investi une nouvelle aire de recherche soit l'aspect socioculturel du Japon. Ses projets de recherche actuels s'orientent autour du développement des arts martiaux modernes à partir des bujutsu, des relations entre nationalisme et arts martiaux modernes au Japon, des relations entre sports de combat et arts martiaux modernes au Japon et de l'histoire des salles d'enseignement des arts martiaux chinois à Taïwan et Hong Kong.

Aspects Sociologiques (A.S.) : Avant d'entrer dans le vif du sujet, pourriez-vous nous présenter votre parcours académique qui précède votre entrée professionnelle à l'Université Versailles Saint-Quentin ?

Benoît Gaudin (B.G.) : Ma ligne de réflexion se situe dans la continuité des études de sociologie que j'ai suivies à l'Université de Provence, à Aix-en-Provence. Il s'agissait de réfléchir au changement social, et plus précisément au changement dans les formes culturelles et les modes de socialisation. C'est ce que j'ai essayé de faire, d'abord en étudiant le système éducatif colonial indochinois (à la maîtrise), puis la commercialisation des activités carnavalesques au Brésil (au doctorat) et enfin le processus de résistance à la sportivisation de la *capoeira*.

A.S. : Expliquez nous les raisons pour lesquelles vous portez un intérêt à poursuivre des recherches qui ont pour objet l'étude des arts martiaux ?

B.G. : Les arts martiaux présentent un intérêt majeur dans la réflexion sur le changement social : ils se présentent comme immuables, inchangés, « authentiquement traditionnels » comme on dit. Or, comme toute activité socioculturelle, ils sont soumis au changement, c'est-à-dire qu'ils sont modifiés par les groupes sociaux qui les pratiquent et qui se les approprient. Les modifications sont parfois radicales, parfois insensibles, mais elles sont la norme. Or, on nous présente trop souvent les arts martiaux comme des « survivances intactes du passé ».

A.S. : Sans vouloir généraliser, il semblerait que la plupart des chercheurs qui s'attardent à ce domaine précis pratiquent un art martial ou sont d'anciens adeptes. Dans un premier temps, est-ce votre cas ? Et, selon vous, pourquoi est-ce ainsi ?

B.G. : Être « adepte » relève du vocabulaire religieux, ce qui me semble incompatible avec la nécessaire distanciation et l'ambition d'objectivité des sciences sociales. J'ai pratiqué la *capoeira*, mais uniquement dans le cadre d'une observation participante, c'est-à-dire dans une démarche ethnographique, et non pas dans le but de devenir « capoeiriste ». Mais il est vrai que la plupart des travaux universitaires sur le thème sont rédigés par des « adeptes », ce qui pose trop souvent un problème de manque d'objectivité dans leurs analyses.

A.S. : Est-ce que la littérature scientifique dans le domaine des arts martiaux est encore largement en construction ? Quels ont été les problèmes les plus couramment rencontrés lors de vos lectures ?

B.G. : Il y a bien sûr quelques ouvrages intéressants, mais peu d'entre eux se sont attaqués de front à la question centrale, à mon avis, qui est de démêler le nœud créé par la tension entre l'impératif d'analyse distanciée et l'implication subjective dans l'objet d'étude. Nous disposons certes d'excellentes monographies, mais je crois que l'implication « corps et âme » dans une telle activité imprime une telle transformation dans la personnalité du chercheur qu'il a le plus grand mal à « en revenir » pour produire une analyse distanciée. Certains y parviennent très bien, mais ils sont minoritaires.

A.S. : **Dans un même ordre d'idée que les questions précédentes, quelles sont les difficultés le plus souvent rencontrées lorsque l'on étudie les arts martiaux ?**

B.G. : La principale difficulté, c'est la séduction. La séduction de l'objet. On est face à des activités culturelles qui ont tout pour nous séduire : à nos yeux d'urbains sédentaires soumis au stress de la « vie moderne », les arts martiaux ont tous les atouts : ils nous apparaissent exotiques, authentiques, traditionnels, on leur prête des qualités telles que nous « réconcilier avec notre corps » (enfin une solution au dualisme cartésien !) ou nous faire « retrouver quelque chose que nous avons perdu », etc. Une autre difficulté quand on étudie les arts martiaux, c'est le dédain et la méfiance du monde académique, qui sent confusément une forme de rivalité de la part de « maîtres » d'un autre ordre.

A.S. : **En vous basant sur vos recherches antérieures et présentement en cours, quel est le rapport entre la pratique d'un art martial et la culture dans laquelle il baigne ? Est-il un mode de transfert des habitus (comme le définissait Bourdieu) pouvant appartenir à une classe sociale particulière ? En définissant préalablement le statut, le rôle et la fonction que peut occuper un art martial dans une culture donnée, y a-t-il certains types d'arts martiaux qui correspondent aux différentes caractéristiques de classes ou divers groupes sociaux (pauvres, riches, intellectuels, handicapés, etc.) ou, encore, s'articulent-ils autrement à l'intérieur des sociétés que vous avez observées ?**

B.G. : Vaste question ! J'aurais tendance à penser qu'à chaque contexte spécifique correspond une réponse différente. Mais pour moi, les arts martiaux n'ont pas d'essence : ils sont seulement ce que les gens en

font et ce qu'ils en disent. On a d'ailleurs souvent tendance à oublier cette seconde dimension, la part de récits qui entourent ces pratiques. Or les gestes des arts martiaux n'ont de pertinence que par rapport aux récits qui les accompagnent, puisqu'ils ne servent pas concrètement à blesser ou à tuer son adversaire/partenaire. Leur justification n'est pas pratique, mais mythologique. Et dans cette dimension aussi, les formes d'appropriations sociales sont illimitées. Prenons l'exemple de la *capoeira* : certains la conçoivent comme africaine, d'autres la considèrent à l'opposé comme une activité métissée ; les uns placent son origine sur le continent africain, d'autres dans les plantations ou dans les villes coloniales brésiliennes, voire dans les premiers combats pour l'indépendance du Brésil. Derrière ces récits des origines se cachent des conceptions radicalement différentes de ce qu'est l'activité.

Pour revenir à la question de l'habitus, il est vrai que les diverses formes d'appropriation révèlent des *ethos* et des *hexis*, c'est-à-dire des valeurs et des dispositions somatiques socialement partagées. Mais, par rapport aux autres activités physiques et sportives, les arts martiaux se distinguent par leur revendication assumée d'une dimension spirituelle (la pensée faite geste), ce qui les rapproche d'ailleurs étonnamment des « valeurs faites corps » évoquées par Bourdieu. En ce sens, le travail de formation « corps et âme » des arts martiaux rappelle le travail de transmission des dispositions sociales qui se déroulent au cours de la socialisation. Comment ces deux processus se conjuguent-ils ? Y a-t-il, lors de l'initiation martiale, renforcement ou modification des dispositions sociales nécessaires à l'entrée dans ces activités ascétiques et introspectives ? Il y a là de belles recherches de terrain à réaliser pour tirer au clair cette question.

A.S. : Qu'en est-il du rapport ou des liens entretenus entre les pratiquants de différentes disciplines martiales poursuivant une finalité similaire, comme une attraction touristique d'exhibition artistique ou la recherche de l'efficacité technique. Il est clair qu'il y a une forme de compétition entre ces groupes envers une même finalité ou objectif. En postulant que les modes de rapports sociaux sont simultanément en interaction (la communauté, le réseau et le libre marché), pouvons-nous avancer qu'il y en a un qui domine ? Pouvez-vous nous éclairer sur cette question ?

B.G. : Évidemment les différentes formes d'appropriation d'un même art martial sont en concurrence, notamment sur la constitution de la

définition de ce qu'est « véritablement » ou légitimement cet art martial. Le groupe qui domine est celui qui parvient à imposer sa définition, c'est-à-dire celui qui propose la définition la mieux adaptée à la demande sociale. Or cette demande sociale est (et depuis longtemps) celle du marché des consommateurs de produits martiaux : des cours en salle, bien sûr, mais aussi des places de spectateurs pour des combats ou des démonstrations, des stages de tourisme martial (les « retraites » et autres « voyage aux sources »), également tous les produits et services dérivés : tenues vestimentaires, instruments de musique ou de rituels, éléments de décoration, ouvrages spécialisés, etc. Les maîtres qui dominent ce marché agissent et parlent en gardiens du temple en jetant l'anathème sur les versions concurrentes, immanquablement qualifiées de « dénaturées ».

A.S. : Les groupes de *capoeira* brésilienne sont-ils une forme de communauté où certaines personnes y trouvent une forte appartenance et une sécurité ?

B.G. : Les groupes de *capoeira*, comme ceux des autres arts martiaux, sont fortement hiérarchisés selon une échelle de compétence physique, mais aussi selon une échelle de légitimité symbolique : à compétence physique égale, un capoeiriste aura davantage de légitimité s'il a la nationalité brésilienne plutôt qu'une autre, ou à défaut s'il est noir, ou à défaut métis, ou à défaut fils d'immigré, etc. C'est un peu comme avoir les yeux bridés quand on pratique un art martial asiatique. Mais ces hiérarchies sont internes et, face aux non-pratiquants, le groupe des capoeiristes sait afficher son unité : par sa tenue vestimentaire, son langage et ses compétences physiques. Mais ça, on le retrouve dans tous les groupes sportifs.

A.S. : Pour conclure, quels sont les résultats d'analyse, les constats ou les découvertes lors d'enquêtes sur le terrain qui vous ont le plus surpris durant votre carrière ? Ce sont des anecdotes toujours intéressantes pour les néophytes de la recherche.

B.G. : Je suis toujours surpris par les gens. Quand on se lance dans une recherche, on part avec ses idées, ses hypothèses, ses a priori. Et je dois dire que je suis souvent surpris : les gens sont étonnants, leurs histoires souvent pleines d'inattendus. Derrière l'homogénéité d'un groupe social se cache toujours la complexité des situations individuelles. C'est le

charme de la recherche en sciences sociales. Une autre surprise, plus spécifique à ma recherche sur la *capoeira*, c'est d'avoir eu l'impression de devenir moi-même peu à peu « capoeiriste », à mon insu, un peu comme Loïc Wacquant¹ raconte être devenu boxeur. C'est quelque chose de non planifié, je suis entré dans un groupe de capoeiristes pour « faire mon terrain » d'ethnologue, mais peu à peu je me suis pris à réagir et à penser comme les autres membres de ce groupe. Puis un jour, j'ai reçu un compliment parce que j'avais fait un « mouvement propre ». Peu à peu, j'en suis arrivé à me demander si je ne devais pas profiter des séances de *capoeira* pour... simplement faire de la *capoeira*. Et laisser de côté ma recherche. C'est le risque de l'enquête de terrain, mais c'est aussi son charme : cette séduction, ce flirt avec son objet de recherche.

¹ Loïc Wacquant est un sociologue français, professeur de sociologie à l'Université de Californie, à Berkeley. Il a mené l'ethnographie d'une salle de boxe du *South Side* de Chicago, un des plus grands ghettos noirs des États-Unis. Publié sous le titre *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur* (Agone, 2000), ce livre l'a fait connaître en dehors de la communauté des chercheurs en sciences sociales. Il y présente une étude détaillée du milieu de la boxe dans et autour de Chicago, ainsi qu'un plaidoyer pour une ethnographie participative *au plus près* des enquêtés.